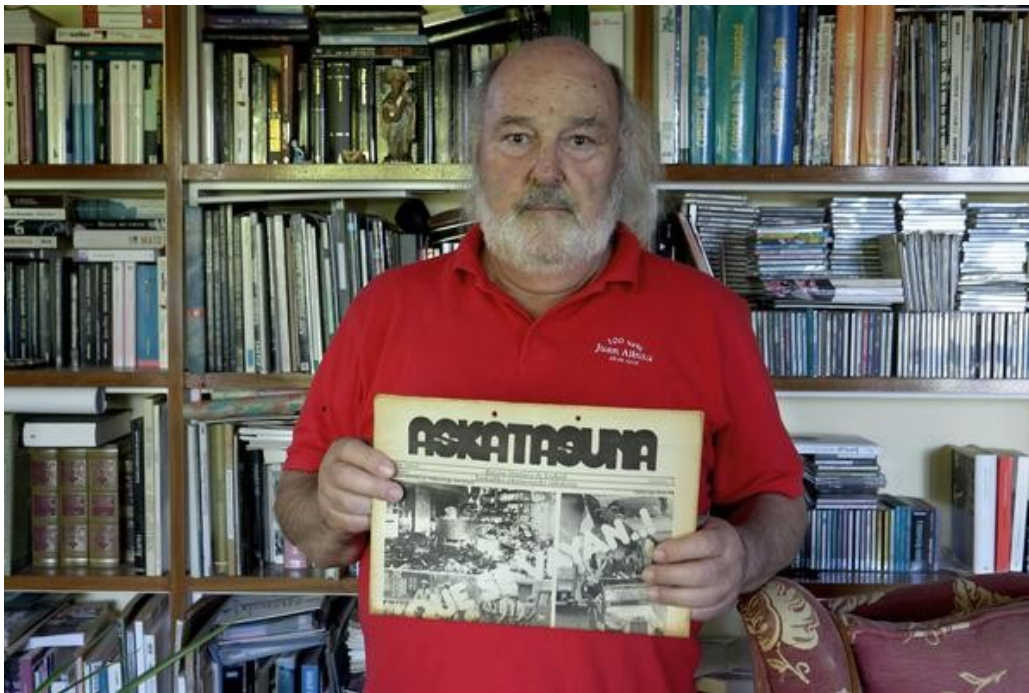


Version de l'entretien en espagnol : <https://www.elsaltodiario.com/comunicacion/la-noche-en-la-que-ardio-una-imprenta-del-anarquismo-vasco>

Traduit en français avec l'aide de [www.DeepL.com/Translator](https://www.deepl.com/Translator) (version gratuite)
<https://www.deepl.com/fr/translator>

La nuit de l'incendie d'une imprimerie anarchiste basque

Lors du premier Aste Nagusia de 1978, un commando du Cristo Rey a attaqué la librairie et l'imprimerie du collectif anarchiste Askatasuna avec des bombes incendiaires.



Mikel Orrantia avec un exemplaire d'Askatasuna dans sa maison à Forua Unai Aranzadi

i

20 déc 2021 06:50

Au petit matin du 24 août 1978, première année où la ville de Bilbao célèbre son Aste Nagusia, un commando fasciste du groupe Guerrilleros de Cristo Rey attaque à la bombe incendiaire la librairie et l'imprimerie du collectif anarchiste Askatasuna. Situés en plein centre de Bilbao, les locaux et toutes les machines coûteuses ont été rasés par les flammes. Cependant, le projet politique et éditorial a réussi à survivre pendant deux années supplémentaires, épuisé par l'asphyxie économique, le harcèlement de l'Audience nationale et le sentiment de défaite qui, une fois la période constitutionnelle entamée, a entraîné l'extinction de bon nombre de collectifs et d'organisations de gauche qui avaient vu le jour au Pays basque dans les années 70. À la tête de l'imprimerie et du collectif Askatasuna, Mikel Orrantia nous accueille dans sa ferme d'Urdaibai pour témoigner d'une autre des atteintes à la liberté de la presse qui ont été laissées de côté dans le récit officiel de ce qui s'est passé dans le conflit basque depuis les premières élections libres après la mort de Francisco Franco.

Comment est né le collectif Askatasuna ?

Nous devons nous situer dans ces années extrêmement complexes. Au Pays basque, au milieu des années 60, l'activisme de l'ETA est en plein essor. Le militantisme dans cette organisation est devenu très important. Et il y a eu aussi des chutes. Nous savions que si vous étiez un militant actif, vous ne teniez pas plus de deux ans dans la rue. Je pense que j'ai réussi à tenir un peu plus longtemps, mais c'était la réalité. Deux ans et vous avez été arrêté. L'exil était donc rempli de Basques qui avaient fui la répression policière. Et les prisons étaient aussi pleines. J'ai lu quelque part que l'ETA des années soixante et soixante-dix avait accueilli plusieurs dizaines de milliers de personnes. Jusqu'à trente mille personnes si je me souviens bien.

Quel genre de militantisme était-ce ?

Ce n'était pas une activité qui se déroulait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an. Vous peigniez des graffitis, lanciez des tracts et d'autres posaient une bombe, bien qu'en un an, ce genre d'actions ne se produise que quelques fois. La plupart du temps, vous fuyiez la police. Essayer d'organiser quelque chose, de se former et d'apprendre des choses.

Donc, à la fin, vous vous êtes exilé ?

Oui, à cause de mon militantisme au sein de l'ETA, j'ai dû m'exiler. Je suis parti en désaccord avec la direction de 1969-1970, qui était aux mains de l'ETA VI. Ceux qui deviendront plus tard des trotskystes avaient pris la direction. Je n'ai pas aimé ça. J'étais un libertaire, donc je devais aller à l'étranger avec ma compagne. A Bruxelles, en Belgique. Comme nous étions issus de familles ouvrières et que personne ne pouvait subvenir à nos besoins, nous devions aller travailler. Nous y avons rencontré des gens et parmi ces gens, il y avait beaucoup de libertaires avec lesquels nous sympathisions. Mes préoccupations politiques ont trouvé un moyen de répondre aux questions que je me posais sur la manière de s'organiser et sur le concept de liberté solidaire, une idée qui m'a toujours plu.

La plupart du temps, vous fuyiez la police, vous essayiez d'organiser quelque chose, de vous former et d'apprendre.

Askatasuna est donc né en Belgique et de plusieurs anciens militants de l'ETA ?

Disons qu'à Bruxelles, nous avons réuni des militants de l'ETA avec des libertaires espagnols exilés, quelques restes du Mai 68 français et beaucoup d'Italiens, et nous avons créé un collectif que nous avons appelé "la base", destiné à faire de la politique avec les immigrés espagnols, qui étaient à l'époque plusieurs dizaines de milliers. Je pense que quelque 30 ou 40 mille Espagnols vivaient à Bruxelles, c'étaient les années où le PCE était le plus présent, bien qu'il ait subi de nombreuses scissions, notamment maoïstes. Il y avait aussi des lignées de marxistes-léninistes qui détestaient Carrillo. Tout était dans un état d'effervescence qui a donné lieu à la formation de différents collectifs. Certains membres de l'ETA ont rejoint une tendance appelée Saioak, une autre était purement libertaire et s'appelait Gatazka. Et d'autres ont créé Askatasuna.

Et c'est là qu'est née la relation avec le travail éditorial et la fondation d'un média écrit, n'est-ce pas ?

Oui, nous avons produit un journal pendant un an qui a très bien circulé et qui nous a encouragés à continuer notre propre chose, qui était la question d'Euskal Herria à partir d'une approche libertaire. Nous voulions la nationalité dans une perspective qui n'était ni marxiste ni nationaliste. Nous pensions que le capitalisme industriel était en train de disparaître aux mains d'un capitalisme

technocratique plus mondialiste, et qu'il donnait naissance à un nouveau type de classe moyenne qui ne représentait pas le capital traditionnel. Et cela remodelait le monde et notre société. Nous devons donc créer une nouvelle approche contre la dictature, le capitalisme et le modèle qui existait dans l'État espagnol.

C'était en quelle année ?

Il date de 1971, et il a été officiellement lancé à l'aide d'une machine à copies multiples sur laquelle nous avons publié le premier numéro. De 1971 à 1976, le collectif Askatasuna et la revue ont vécu à Bruxelles. Étroitement lié à l'atelier et à l'Université libre de la ville.



Conférence de presse d'Askatasuna à Bilbao devant sa salle de rédaction rasée

Le collectif et la revue sont toujours allés de pair du début à la fin, n'est-ce pas ?

Oui, tout tournait autour du magazine, même si les personnes du collectif changeaient sans cesse parce que les débats faisaient changer les gens. Il s'agissait d'analyses audacieuses, en pointes, et en cela, certaines personnes ont été destabilisées et nous ont quittés, bien qu'elles aient encouragé d'autres à nous rejoindre. Ma compagne et moi faisons partie du noyau dur qui a persisté, avec six ou huit anciens militants de l'ETA, certains de la Jeunesse libertaire ibérique et des gens comme Salvador Gurucharri. Au total, nous étions environ quatorze ou seize anciens membres de l'ETA d'Askatasuna à Bruxelles, tout au plus. Nous avons également bénéficié du soutien extérieur de personnes nationalistes et révolutionnaires. D'autres anciens militants de l'ETA, toujours en liberté, soutenaient financièrement le magazine. Ou des amis espagnols libertaires. C'est ainsi que la revue a gagné en taille et en capacité. Nous étions connus dans la ville et nous avons essayé de créer la fédération anarchiste belge comme un autre collectif anarchiste, c'est-à-dire que nous vivions en Belgique et nous devons aussi collaborer localement et nous adapter à ce qui était vécu et nécessaire en Belgique aussi.

Et comment l'ETA vous a vu ?

C'était une réaction curieuse parce qu'au début, nous étions un peu interdits, mais ensuite notre participation à certaines activités et surtout, certaines actions de défense des prisonniers politiques basques et des grèves de la faim, nous a donné une pertinence comme si nous avions *dos pelotas**, et c'était très important pour l'ETA. Ils nous ont donc approchés. Il y a eu des propositions pour qu'on réintègre l'organisation mais nous les avons rejetées. J'ai cessé d'être un nationaliste mais je suis resté un indépendantiste. C'est-à-dire revendiquer un État national basque, qui pourrait être une représentation de l'Euskal Herria d'aujourd'hui mais basé sur une confédération de communes, c'est-à-dire un État non autoritaire.

Et comment les anarchistes en exil vous voyaient-ils ?

Pour les Français, être français ou espagnol était consubstantiel. Leur approche était que c'est ce qu'il y a et ce que l'on est. Ils n'ont pas compris que les Basques voulaient une confédération dans laquelle les Basques avaient la souveraineté de conclure des accords avec des pays tiers sans avoir à passer par la FAI** en Espagne ou ce qui l'a remplacée. Cependant, nous étions des reconSTRUCTEURS de la CNT non seulement au Pays basque mais dans tout le nord de l'Espagne. Nous avons joué un rôle très important en 76 et 77, mais en 78, la CNT officielle, disons, a eu peur de ceux d'entre nous qui venaient d'une culture marxiste, de l'ETA ou de l'autonomie ouvrière, et a commencé à faire un nettoyage interne, et les premiers à tomber ont été ceux d'Askatasuna, dans un mouvement interne très laid qui a créé un congrès ad hoc à Gasteiz. Il faut aussi se rappeler qu'à cette époque, à Askatasuna, il y avait beaucoup de fatigue et d'usure dues aux débats avec les anarchistes en Espagne qui n'allaient nulle part, ainsi qu'avec la CNT. Et cela nous a conduit à nous séparer.

Comment était le militantisme au sein d'Askatasuna ?

Par exemple, j'étais membre d'une association de parents d'élèves de l'école publique où mes enfants allaient à l'école et aussi du syndicat du bâtiment parce que j'étais dessinateur. C'est donc là qu'était mon militantisme. Askatasuna était quelque chose d'autre. C'était un espace pour débattre avec les camarades du collectif, pour apprendre et pour ramener cet apprentissage sur le lieu de travail. La CNT n'a jamais compris cela. Il pensait qu'il s'agissait d'un double militantisme et nous accusait d'être marxistes et nationalistes.

N'était-il pas contradictoire d'aider à lancer la CNT dans l'État espagnol alors que vous cherchiez une Euskal Herria en dehors du cadre espagnol ?

Je pense que c'était une erreur de participer à la réactivation de la CNT en Espagne au lieu d'une fédération de libertaires au Pays basque. Avec ça, nous avons mis tous nos œufs dans le panier et nous avons été brûlés.

Et comment s'est passée votre implantation en tant que collectif, librairie, maison d'édition et imprimerie à Bilbao ?

En 1978, nous sommes partis avec l'expulsion dans nos sacs à dos et d'autres sont simplement partis. Nous avons donc relancé la revue à Bilbao. Mais le collectif c'est réduit. Je veux dire qu'il ne restait que quatre ou cinq d'entre nous. Les gens quittaient la vie militante parce qu'ils devaient travailler pour élever leurs enfants et ramener le pain à la maison. Donc, quand nous sommes retournés en Euskal Herria en juin 1976, l'accueil a été très bon. Ils ont eu connaissance de la revue et un nouveau noyau de femmes et d'hommes très actifs s'est créé, qui a relancé le collectif au moyen de l'imprimerie. Ensuite, nous avons essayé de réorganiser l'autonomie des travailleurs, mais nous avons échoué. Il y avait un sentiment de défaite, de ne pas avoir su comment gagner. Les gens

étaient toujours amis, ils venaient aider de temps en temps, mais le poing serré d'avant n'existait plus et les gens se sont tournés vers leur vie et leur travail respectifs. Et cela s'est produit dans toutes les organisations d'extrême gauche ; en fait, la plupart d'entre elles ont disparu. Malgré cela, nous avons publié beaucoup de matériel pour les syndicats et les organisations de gauche de la région métropolitaine de Bilbao. Et même là, nous étions menacés par les Guerrilleros de Cristo Rey.



Première menace du groupe d'autodéfense Guerrilleros de Cristo Rey en 1978 dans les locaux du collectif Askatasuna.

Comment cette menace vous a-t-elle atteint ?

Il s'agissait d'un graffiti sur la fenêtre de notre imprimerie, située au 2, rue Bertendona, en plein centre de Bilbao. Juste en face de l'endroit où se trouve maintenant le théâtre Campos. Un grand nombre de personnes sont passées par cette revue. Il y avait beaucoup de fraternité, c'était très bien. Et tout tournait autour d'une presse à imprimer qui nous fournissait également de la nourriture, et nous permettait d'étudier et d'écrire. J'ai moi-même publié deux livres grâce au fait que j'ai pu me libérer pour y travailler.

Et vous ne vous êtes pas laissés intimider...

Nous avons fait face à la menace et nous avons continué. Nous étions jeunes et un peu fous, et le climat était rude. Nous n'avons pas pris assez de mesures de protection, comme mettre un bon volet métallique, et nous étions très ouverts sur la rue.

Il n'y a pratiquement aucune information sur Internet concernant ces événements, et pas une seule photo des effets de l'attaque.

Dans la nuit du 23 au 24 août, un groupe de guérilleros du Cristo Rey, qui avaient étudié dans une école de Portugalete et étaient des enfants de la dictature, a attaqué nos locaux. Nous savions même qui ils étaient. Nous les avons dénoncés et il y a eu un procès, mais comme ils n'avaient pas encore atteint l'âge de dix-huit ans, ils ont été déclarés non responsables de leurs actes. Ni leurs parents. En bref, c'était une farce de procès. Nous avons tout perdu. Nos moyens de subsistance avec la presse à imprimer. Les économies que nous avons investies là-bas et que nous payions avec des factures...

Des millions de pesetas à l'époque. Donc avec la CNT et cette attaque, le coup de poignard était définitif.

Quel était le profil des Guerrilleros de Cristo Rey ?

Je pense qu'il s'agissait de groupes qui se sont créés et ont disparu au gré du falangisme et du franquisme qui les géraient. En Euskadi, ils ont pris des barres et sont partis à la chasse aux abertzales. Il s'agissait de personnes issues de familles du régime, ou de salles de sport. Le profil fasciste est toujours très similaire à ce qu'il est aujourd'hui. Certains d'entre eux étaient des fils à papa et des gens de la pègre.

Et après cette attaque, l'État vous a attaqué sous d'autres angles. Comment s'est produit la saisie du numéro que vous aviez lancé après avoir perdu toute la machinerie rédactionnelle et d'impression ?

Oui, c'était le numéro zéro de la deuxième période, en 1979. Le magazine a été saisi par ordre du gouvernement. C'est le premier numéro que nous avons publié après l'attentat qui a anéanti nos bureaux d'impression et de rédaction à Bilbao. Ils ont réussi à nous donner un autre bon coup de pied dans les ovaires en empêchant la distribution et la vente du numéro.

L'attentat a eu lieu les jours de la première édition de l'Aste Nagusia de Bilbao, un festival connu pour son caractère populaire et sa proximité avec les mouvements sociaux de la ville. Est-il vrai que vous avez apposé une affiche indiquant que le festival devait continuer et qu'un repas populaire a été organisé devant la vitrine rasée de votre maison d'édition ?

Oui, et nous avons déposé au pied de la rue les restes de l'incendie qui a détruit notre imprimerie, notre librairie et notre rédaction. *Les cuadrillas*** qui descendaient de la Plaza de Toros vers l'Arenal ont dévié leur route pour rendre hommage à Askatasuna devant son siège encore fumant. C'était très émouvant. Nous avons mis ce panneau comme pour dire, vous nous avez brûlés mais nous continuons, même si nous avons été mortellement blessés. Une mort lente, mais une mort mortelle. Ensuite, nous avons publié un supplément sur Askatasuna dans le journal Egin au format journal. Il y a eu 20 000 exemplaires que les gens ont dévorés, mais nous avons déjà perdu des millions investis sans assurance. Quel anarchiste assurerait une entreprise collective ? Nous avons donc entrepris de nettoyer et de rénover les locaux. De nombreuses personnes sont venues nous aider. C'était émouvant. Cela a duré des semaines, mais cela s'est estompé lorsque nous avons déménagé et que la deuxième étape est née...

Et comment s'est déroulée la fin définitive d'Askatasuna ?

Nous avons réussi à relancer le magazine et à continuer jusqu'en août 1980, mais à partir de ce moment-là, nous ne pouvions plus continuer. Nous avons auto-liquidé le collectif. Il y a eu, comme d'habitude, de vilains débats et il n'y avait que l'équipe de rédaction jusqu'au dernier numéro de 1980, que nous avons distribué et pour lequel nous n'avons même pas été payés. J'avais trois enfants et même ma compagne était une militante d'Askatasuna, imaginez ça. La dernière dette était celle de DEIA**, qui a été très gentil avec nous et nous a pardonné. C'était un geste que je n'oublierai jamais.

PLUS D'INFORMATIONS

"Les libertaires en transition en Euskadi" (El punto ciego). Le cas du collectif libertaire et de la revue 'ASKATASUNA' (Bruxelles 1971 - 1976 / Bilbao 1976 - 1980)" (Miguel Ángel Orrantia Diez, mémoire de maîtrise).

Notes pour la traduction française

*Allusion à des jeux basques qui se pratiquent avec une seule balle.

**FAI : Fédération Anarchiste Ibérique

***Les cuadrillas : Bandes d'amis ou de quartier

****DEIA : Quotidien de langue basque fondé en juin 1977